

Gadamer

1.«Nous nous attachons [...] à la question de savoir comment, une fois délivrée des entraves ontologiques du concept d'objectivité propre à la science, l'herméneutique pourrait rendre justice à l'historicité de la compréhension».

Hans-Georg Gadamer, *Vérité et méthode*, 4e éd., trad. par Pierre Fruchon, Jean Grondin et Gilbert Merlio, Paris, Le Seuil, 2006 [1986], p. 286 [ci-après: VM].

2.«[L]'interprétation débute avec des concepts préalables».

VM, p. 288.

3.«Il n'y a pas d'autre "objectivité" ici que celle de la confirmation qu'une pré-opinion peut recevoir au cours de son élaboration».

VM, p. 288.

4.«[M]es propres pré-opinions, qui déterminent ma compréhension, risquent de passer tout à fait inaperçues».

VM, p. 289.

5.«Une conscience formée à l'herméneutique doit [...] être ouverte d'emblée à l'altérité du texte. Mais une telle réceptivité ne présuppose ni une "neutralité" quant au fond, ni surtout l'effacement de soi-même, mais inclut l'*appropriation* qui fait ressortir les préconceptions du lecteur et les préjugés personnels. Il s'agit de se rendre compte que l'on est prévenu, afin que le texte lui-même se présente en son altérité et acquière ainsi la possibilité d'opposer sa vérité, qui est de fond, à la pré-opinion du lecteur».

VM, p. 290.

6.«C'est la puissance des préjugés non repérés qui nous rend sourds à la chose qui parle dans la tradition transmise».

VM, p. 291.

7.«Ce n'est qu'en reconnaissant [...] que toute compréhension relève essentiellement du préjugé, que l'on prend toute la mesure du problème herméneutique».

VM, p. 291.

8.«[L]e préjugé fondamental des Lumières est le préjugé contre les préjugés en général, qui enlève ainsi tout pouvoir à la tradition».

VM, p. 291.

9.«Il n'est [...] absolument pas nécessaire que "préjugé" veuille dire erreur de jugement; au contraire, le concept implique qu'il puisse recevoir une appréciation positive ou négative. Ici est manifeste la persévérance active du latin *praejudicium*, qui fait que le mot peut avoir une signification non seulement négative mais également positive».

VM, p. 291.

10.«Le dépassement de tous les préjugés, cette exigence globale de l'*Aufklärung*, s'avérera être lui-même un préjugé, dont seule la révision frayera la voie à une compréhension appropriée de la finitude qui domine non seulement notre être, mais également notre conscience historique».

VM, p. 297.

11.«En vérité ce n'est pas l'histoire qui nous appartient, c'est nous au contraire qui lui appartenons».

VM, p. 298.

12.«[L]es préjugés de l'individu, bien plus que ses jugements, constituent la réalité historique de son être».

VM, p. 298.

13.«Tout ce qui est consacré par la tradition et par la coutume possède une autorité devenue anonyme et notre être historique fini est déterminé par le fait que cette autorité des choses transmises — et pas seulement ce qui se comprend à partir de raisons — a toujours puissance sur notre action et notre comportement».

VM, p. 301.

14.«Le comprendre lui-même doit être pensé moins comme une action de la subjectivité que comme insertion dans le procès de la transmission où se médiatisent constamment le passé et le présent».

VM, p. 312.

15.«Lorsque nous cherchons à comprendre un texte, nous ne nous replaçons pas dans l'état d'esprit de l'auteur. [...] [Il nous faut], pour la compréhension de documents écrits, nous mouvoir dans une sphère de ce qui a sens, du compréhensible en lui-même (*in sich*), lequel, de ce fait, ne motive aucun retour à la subjectivité de l'autre».

VM, p. 313.

16.«[L]e but de toute communication (*Verständigung*) et de toute compréhension est toujours que l'on s'entende (*Einverständnis*) sur ce qui est en question».

VM, pp. 313-14.

17.«Chaque possibilité de double compréhension [...] est un heurt (*Anstoß*)».

Hans-Georg Gadamer, «Text und Interpretation», dans *Gesammelte Werke*, vol. II, Tübingen, Mohr Siebeck, 1993 [1983], p. 359 [ci-après: «Text»].

18. «Il faut rechercher le mot qui peut rejoindre l'autre personne. Et il est possible qu'on le trouve; l'on peut même apprendre le langage de l'autre personne. L'on peut se transporter dans la langue de l'autre afin de rejoindre l'autre. Tout ceci est possible pour la langue en tant que langue».

Hans-Georg Gadamer, «Destruktion und Dekonstruktion», dans *Gesammelte Werke*, vol. II, Tübingen, Mohr Siebeck, 1993 [1985], p. 364.

19.«L'interprète n'a d'autre fonction que de disparaître complètement dans la réalisation d'une pleine harmonie de la communication (*Verständigung*)».

«Text», p. 350.

20.«Le discours de l'interprète n'est donc pas lui-même un texte; bien plutôt, il sert un texte».

«Text», p. 350.

21.«L'anticipation de sens qui guide notre compréhension d'un texte n'est pas un acte de la subjectivité, mais se détermine à partir de la communauté (*Gemeinsamkeit*) qui nous lie à la tradition».

VM, p. 315.

22.«[L]a tâche [de l'herméneutique] ne consiste nullement à développer une procédure de compréhension, mais à éclairer les conditions dans lesquelles elle se produit».

VM, p. 317.

23.«Les préjugés et les préconceptions, qui occupent la conscience de l'interprète, ne sont pas, en tant que tels, à sa libre disposition. Il n'est pas de lui-même en mesure de distinguer préalablement les préjugés féconds qui permettent la compréhension, de ceux qui lui font obstacle et mènent à des contresens. Cette séparation doit au contraire se produire dans la compréhension même».

VM, p. 317.

24.«[I]l y a entre l'interprète et l'auteur une différence insurmontable résultant de la distance historique qui les sépare. Toute époque comprend nécessairement à sa manière le texte transmis [...]. Le véritable sens d'un texte, tel qu'il s'adresse à l'interprète, ne dépend précisément pas de ces données occasionnelles que représentent l'auteur et son premier public. Du moins il ne s'y épuise pas. [...] [U]n auteur ne connaît pas nécessairement le vrai sens de son texte; l'interprète par conséquent peut et doit le comprendre plus que lui. Ce qui est d'une importance fondamentale. Le sens d'un texte dépasse son auteur, non pas occasionnellement, mais toujours. C'est pourquoi la compréhension est une attitude non pas uniquement reproductive, mais aussi et toujours productive».

VM, p. 318.

25.«Il n'est peut-être pas exact de parler d'un "mieux comprendre" pour désigner cet élément productif de la compréhension. [...] Comprendre, en vérité, ce n'est pas comprendre mieux, ni au sens où l'on aurait un savoir meilleur de la chose grâce à des concepts plus clairs, ni au sens de la supériorité fondamentale que le conscient aurait par rapport au caractère inconscient de la production. Il suffit de dire que, *dès que l'on comprend, on comprend autrement*».

VM, p. 318.

Cf. Hans-Georg Gadamer, *Wahrheit und Methode*, 6e éd., Tübingen, Mohr Siebeck, 1990, p. 302: «*[M]an anders versteht, wenn man überhaupt versteht*» («On comprend *différemment, si jamais on comprend*»).

26.«[Après la révolution ontologique introduite par Heidegger dans la conception du comprendre] le temps n'est plus d'abord l'abîme qu'il faut franchir parce qu'il sépare et éloigne; il est, en réalité, le fondement qui porte l'advenir (*Geschehen*) dans lequel le présent plonge ses racines».

VM, p. 319.

27.«Croire que l'on puisse faire [...] abstraction de soi-même témoigne [...] de la naïveté de l'objectivisme historique. [...] Une pensée vraiment historique doit inclure celle de sa propre historicité».

VM, p. 321.

28.«[L']herméneutique [...] [a] pour tâche de mettre en lumière la réalité de l'histoire au sein de la compréhension elle-même. Ce qui est exigé par là je l'appelle "histoire de l'action" (*Wirkungsgeschichte*). La compréhension est par essence un phénomène qui relève de cette histoire».

WM, p. 321.

29.«En se réclamant de sa méthodologie critique, l'objectivisme historique masque l'insertion de la conscience historique même dans l'histoire de l'influence, où elle prend place. [...] [I]l se donne à lui-même la bonne conscience de celui qui renie les présupposés qui commandent sa propre compréhension: des présupposés qui ne relèvent pas de l'arbitraire ou de la fantaisie mais sur lesquels tout repose».

VM, pp. 322-23.

30.«[Il est nécessaire] d'apprendre à se comprendre soi-même avec plus de justesse et de reconnaître que l'action de cette histoire de l'influence est à l'œuvre en toute compréhension, que l'on en soit ou non expressément conscient. D'ailleurs, la renier dans la naïveté de la foi en la méthode peut avoir [...] pour conséquence une déformation effective de la connaissance».

VM, p. 323.

31.«[L]a puissance de l'histoire de l'action ne dépend pas de sa reconnaissance. Telle est là précisément la puissance de l'histoire sur la conscience humaine finie que, même lorsque la foi en la méthode nous fait renier notre propre historicité, c'est encore elle qui l'emporte».

VM, p. 323.

32.«La conscience propre à l'histoire de l'action est d'abord conscience de la situation herméneutique. Or, acquérir la conscience d'une situation est dans tous les cas une tâche qui présente une difficulté propre. En effet, le concept de situation veut qu'on ne se trouve pas en face d'elle, qu'on ne puisse donc en avoir un savoir objectif. On est dans une situation, on se trouve toujours impliqué dans une situation que l'on ne pourra jamais entièrement tirer au clair».

VM, p. 323.

33.«"Etre historique" signifie ne jamais pouvoir se résoudre en savoir de soi-même (*Sichwissen*)».

VM, p. 324.

34.«Ce qui définit le concept de situation, c'est précisément le fait qu'elle représente un lieu où l'on se tient et qui limite les possibilités de vision. C'est pourquoi le concept d'*horizon* est essentiellement lié à celui de situation. L'horizon est le champ de vision qui comprend et inclut tout ce que l'on peut voir d'un point précis».

VM, p. 324.

35.«La tâche de la compréhension historique inclut l'exigence d'acquérir en chaque cas l'horizon qui permet à ce que l'on veut comprendre de livrer les traits qui sont les siens. Quiconque omet de se placer ainsi dans l'horizon historique à partir duquel parle la tradition, se méprendra sur la signification des contenus qu'elle transmet. En ce sens, c'est, semble-t-il, une exigence herméneutique légitime qu'il faille se mettre à la place de l'autre pour le comprendre».

VM, pp. 324-25.

36.«Y a-t-il ici deux horizons distincts, l'horizon dans lequel vit celui qui comprend et celui, propre à chaque époque, dans lequel il se replace? Est-ce que l'on dépeint de manière correcte et suffisante l'art de la compréhension historique en s'initiant à la démarche grâce à laquelle on se replace dans des horizons étrangers? Existe-t-il en fait des horizons fermés, en ce sens? [...] L'horizon de notre propre présent est-il à ce point fermé, et peut-on concevoir une situation historique dont l'horizon soit ainsi fermé? [...] De même que l'individu n'est jamais un individu isolé parce que toujours il s'entend déjà avec d'autres, de même l'horizon fermé qui circonscrirait une civilisation est-il une abstraction. La mobilité historique du *Dasein* humain est précisément constituée par le fait qu'elle n'est pas absolument attachée à un lieu, et qu'elle n'a donc jamais un horizon véritablement clos. L'horizon est au contraire quelque chose en quoi nous pénétrons progressivement et qui se déplace avec nous. Pour qui se meut, l'horizon change. De même l'horizon de passé, dont vit toute existence humaine, et qui est présent sous forme de tradition qui se transmet, est-il lui aussi toujours en mouvement. [...] Quand notre conscience historique se transporte dans des horizons historiques, cela ne signifie pas qu'elle s'évade dans des mondes étrangers sans rapport avec le nôtre. Au contraire, tous ensemble, ces mondes forment l'unique et vaste horizon, de lui-même mobile, qui, au-delà des frontières de ce qui est présent, embrasse la profondeur historique de la conscience que nous avons de nous-mêmes. C'est donc en réalité un seul horizon qui englobe tout ce que la conscience historique contient».

VM, pp. 325-26.

37.«Pour comprendre une tradition, il faut donc sans doute avoir un horizon historique. Mais il ne peut être question d'acquérir cet horizon en se transportant dans une situation historique. Au contraire, il faut toujours avoir déjà un horizon pour pouvoir ainsi se replacer dans une situation. Car, que signifie "se replacer"? Sans aucun doute, cela ne signifie pas simplement faire abstraction de soi. Sans doute faut-il bien le faire, dans la mesure où l'on doit réellement se représenter l'autre situation. Mais dans cette

autre situation, justement, il faut aussi s'introduire soi-même. Alors, seulement, l'acte de se replacer prend son sens plein. Si l'on se replace, par exemple, dans la situation d'un autre, on le comprend, c'est-à-dire que c'est précisément en se mettant *soi-même* à la place de l'autre que l'on prend conscience de son altérité, bien plus, de son irréductible individualité».

VM, pp. 326-27.

38.«Cet acte de "se replacer" n'est ni transport emphatique d'une individualité dans une autre, ni non plus soumission de l'autre à nos propres normes; il signifie toujours élévation à une universalité supérieure qui l'emporte non seulement sur notre propre particularité mais aussi sur celle de l'autre. Le concept d'horizon est ici à retenir parce qu'il exprime l'ampleur supérieure de vision que doit posséder celui qui comprend. Acquérir un horizon signifie toujours apprendre à voir au-delà de ce qui est près, trop près, non pour en détourner le regard, mais pour mieux le voir, dans un ensemble plus vaste et dans des proportions plus justes. [...] Nous avons donc pour tâche constante de réfréner l'assimilation hâtive du passé à nos propres attentes de sens. C'est alors seulement que nous entendrons la voix de la tradition, telle qu'elle peut se faire entendre dans son altérité propre».

VM, p. 327.

39.«[L]'horizon du présent est en formation perpétuelle dans la mesure où il nous faut constamment mettre à l'épreuve nos préjugés. C'est d'une telle mise à l'épreuve que relève, elle aussi, la rencontre avec le passé et la compréhension de la tradition dont nous sommes issus. L'horizon du présent ne se forme donc absolument pas sans le passé. Il n'y a pas plus d'horizon du présent qui puisse exister à part qu'il n'y a d'horizons historiques que l'on devrait conquérir. *La compréhension consiste au contraire dans le processus de fusion de ces horizons (Horizontverschmelzung) soi-disant indépendants l'un de l'autre*».

VM, p. 328.

40.«L'interprétation n'est donc pas un acte qui s'ajoute après coup et occasionnellement à la compréhension: comprendre, c'est toujours interpréter; en conséquence, l'interprétation est la forme explicite de la compréhension».

VM, p. 329.

41.«[L]e texte [...] doit à chaque instant, c'est-à-dire en chaque situation concrète, être compris de façon nouvelle et différente. Ici, comprendre, c'est toujours appliquer».

VM, p. 330.

42.«[L]’herméneutique n’est nullement “un savoir dominateur”, c’est-à-dire une appropriation conçue comme prise de possession; elle se soumet elle-même à l’exigence dominante du texte. Or, le véritable modèle est fourni par l’herméneutique juridique et par l’herméneutique théologique. L’interprétation de ce que veut la loi ou celle de la promesse divine, est manifestement une forme non de domination mais de service. C’est au service de ce qui s’impose que se trouvent ces interprétations, qui incluent une application».

VM, p. 331.

43.«Le texte dit quelque chose, mais cette activité du texte est due en définitive à l’action de l’interprète. Ils y ont part l’un et l’autre. [...] En ce sens, il ne s’agit certainement pas, dans la compréhension, d’une “compréhension historique” qui reconstruirait ce qui correspond exactement au texte; ce que l’on propose au contraire de *comprendre*, c’est le *texte lui-même*. Or, cela signifie que les idées propres à l’interprète participent toujours, elles aussi et dès le début, au réveil du sens du texte. Ainsi l’horizon personnel de l’interprète est déterminant, il ne l’est pas cependant, lui non plus, à la manière d’un point de vue personnel que l’on maintient ou impose, mais plutôt comme une opinion ou une possibilité que l’on fait jouer et que l’on met en jeu, et qui contribue pour sa part à une appropriation véritable de ce qui est dit dans le texte. Nous avons décrit cela plus haut comme une fusion d’horizons. Nous y reconnaissons maintenant la *forme sous laquelle se réalise le dialogue*, grâce auquel accède à l’expression une chose qui n’est pas seulement la mienne, ni celle de mon auteur, mais qui nous est commune».

VM, p. 410.

44.«La tâche de l’herméneutique est d’élucider ce miracle (*Wunder*) de la compréhension».

VM, p. 313.

Pour l’emploi du mot «miracle», voir également VM, pp. 333 et 364.